

Assa Traoré

avec Elsa Vigoureux

LETTRE
À
ADAMA



« Vérité et justice »

SEUIL

LETTRE À ADAMA

ASSA TRAORÉ
AVEC ELSA VIGOUREUX

LETTRE À ADAMA

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-136899-4

© Éditions du Seuil, mai 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.355-2 et suivants du Code de propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À notre père, à nos mères.

Quand une catastrophe vient de se produire, il y a l'instant qui suit. Une forme de néant, une béance qui ne porte pas de nom. J'y suis, au fond de moi. J'y entends un silence qui ressemble au vacarme. Seules mes journées m'arrachent. Mais chaque soir, depuis bientôt un an, terré dans les profondeurs de ma solitude, il surgit, il m'assaille. Tant et si bien que j'ai fini par l'appivoiser. Malgré moi. Compagnon de mes nuits, j'ai appris à le laisser faire son bruit, m'entraver, m'étreindre. Je ne lutte plus, je ne connais plus la peur. Je suis au-delà. Cet assourdissant silence me procure même un étrange sentiment d'apesanteur, qui me place entre deux mondes. Celui des vivants, celui des morts. De la baie vitrée de mon salon, je regarde les tombes qui s'alignent devant moi, le cimetière d'Ivry-sur-Seine avec tous ces gens couchés sous terre, couchés sous pierre. J'étouffe pour eux. J'imagine leurs vies, ce qu'ils ont pu être. Comment ont-ils vécu ? Comment sont-ils morts ?

Autrement.

Je sais comment tu as vécu, Adama. Nous voulons tous savoir comment tu es mort, maintenant. C'est pour toi

que j'étouffe chaque nuit, le regard fixé sur les sépultures des autres.

Je sors mon petit cahier rouge. Je tourne les pages, dans un sens, puis dans l'autre. Geste mécanique, qui m'emmène du passé vers le présent. Comme pour balayer cet après menaçant, mais qui s'impose pas à pas, à chaque minute. Je pleure seule dans la nuit. Je m'enfonce dans les méandres du temps, je fouille. Je vois des dates mêlées à ton nom, comme des fils cousus à ton souvenir. Comme un cerf-volant s'accrocherait à un nuage pour détendre ses liens, je voudrais me reposer auprès de toi.

Nous voudrions tous nous reposer auprès de toi.

J'ai distribué des carnets identiques, à chacun de nous, tes frères et sœurs, il y a près d'un an. J'ai même dû en acheter de nouveaux. Il s'est passé tant de choses que nos mémoires épuisées ne suffisent plus à imprimer ce que nous affrontons, ce que nous entreprenons, ce que nous bâtissons depuis que tu n'es plus là. Depuis que ta mort a été déclarée dans les locaux de la gendarmerie de Persan. Depuis ce jour de tes 24 ans, le 19 juillet 2016, où nous aurions dû célébrer ton existence, et non ta mémoire. Depuis cette date, où nous sommes tous devenus les garants de ce qu'il reste de toi. Une vérité que nous tentons de recomposer, qui porte ton nom. Mon cahier rouge, tous ces carnets que nous avons remplis de gris, de nos mots, de nos dessins, de toutes ces dates, ou même de nos vides, nous ont mis sur la voie. Nous devons raconter, nous devons écrire ton histoire. La tienne, qui figure au milieu d'autres semblables, hélas. Ce qu'elle contient, ce qu'elle illustre. Ce qu'elle révèle d'un système qui use à chaque drame des mêmes méthodes,

obstruant la quête de vérité, entravant ainsi tout espoir de justice. Nous avons compris que la vérité trouve toujours sa place, son sens, du côté de ceux qui s'appliquent à en faire le récit. Il faut désormais en être. Tenir la plume, donner de nous pour rendre de toi, à travers la seule parole qui te vaille. La nôtre. Que l'image offerte de toi soit juste et réelle.

Il faut raconter ce que nos vies sont devenues depuis ce mois de juillet 2016. Écrire. Construire. Je ramasse tout ce qui traîne, je plonge dans chacune des épreuves qui ont ponctué notre combat, j'interroge nos frères et sœurs, nos mères. Nous ne sommes jamais tous au même endroit au même moment, mais nous sommes tous tendus vers le même but. Je rassemble les bouts épars qui nous sont tombés des mains, du cœur, que nos mémoires tuméfiées n'ont pas su ranger dans l'ordre. Le spectre de notre père est partout, appelant ses seize enfants à l'unité. Ce drame, ta vie salement fauchée, a ravivé la force dormante qu'il nous a transmise. J'ai le sentiment que nous sommes tous portés par ce magnétisme dont tu es désormais la raison ; je ne pense plus mes gestes, j'opère de manière clinique. Comme une soldate. Je reconstitue le puzzle de notre histoire, et à mesure que les morceaux s'emboîtent, je vois la forme d'un bloc d'acier se dessiner. Cet édifice porte ton nom, Adama. Pour que la justice le reconnaisse, il doit reposer sur un socle solide, celui de la vérité. Ainsi nous avons veillé chaque jour à faire place nette autour de nous. Il a fallu constater les dégâts d'abord, accrocher nos cœurs comme on se retrousse les manches, balayer les mensonges jetés sur ta vie ensuite, lessiver les injures proférées sur ton nom. C'est un ménage de tous les instants. Une vigilance sans répit, usante, permanente.

Ton absence a rempli nos vies.

La lettre que je t'adresse est le récit quotidien du combat que nous menons pour toi. La mise à nu d'un système organisé pour renvoyer les gens tels que nous à l'invisibilité. Lis cette lettre comme un manuel de survie. J'espère que tous ces mots armeront d'autres peines semblables à la nôtre, qu'ils nous exhorteront à refuser la honte et le silence, qu'ils nous éloigneront de la colère et de ses ravages, qu'ils nous convaincront que ton nom est celui de tous ici-bas.

Car nous sommes tous les enfants d'un même homme.

Nous ne sommes pas « issus de l'immigration », bien que médias et politiques le répètent à l'envi depuis des décennies, mais héritiers d'une histoire partagée entre la France et le Mali. C'est dans ces racines que notre parole puise sa force et son sens. Notre père Mara-Siré Traoré est né en 1943, au Mali, dans une fratrie de neuf enfants, issus de trois mères. Fils du gouverneur de Kayes et d'une agricultrice, il a grandi au milieu d'une famille dont le sang avait déjà coulé pour défendre la France, pays dont nous-mêmes sommes aujourd'hui les enfants. Ses deux grands-pères s'étaient battus pendant la Seconde Guerre mondiale. L'un d'eux en était revenu à l'âge de la retraite avec une jambe en moins. Notre père, Mara-Siré Traoré, nourrissait depuis l'enfance l'ambition de toujours veiller au confort des siens. Ses parents refusaient de le voir s'en aller, mais, lui, savait que la France offrait du travail, qu'elle avait besoin de bras.

À 17 ans, mû par sa soif d'ailleurs, notre père a fait son choix. Un petit sac sous le bras, sans un sou en poche, et

sans rien en dire à personne, il a quitté le Mali en voiture, traversé la Mauritanie, pris le bateau pour l'Espagne, et rejoint Paris. Il a d'abord vécu dans un foyer, trouvé vite du travail au service propreté de la ville, puis en tant qu'employé dans les trains. Notre père a fait sa demande de naturalisation, et obtenu son passeport français en 1968. Un an plus tard, il a rencontré sa première femme, Élisabeth, originaire de Picardie, issue d'une famille modeste, venue elle aussi à Paris pour y gagner sa vie. Deux enfants sont nés de cette union, Yacouba, en 1969, et Bagui « le grand », en 1971. Quand Élisabeth est partie, notre père a élevé ses fils, entouré par ses voisins et ses amis. C'était un homme ouvert, qui a aimé découvrir cette nouvelle vie parisienne. Il avait un boulot, prenait des cours de français au foyer. Le soir, il ôtait son bleu de travail pour enfiler des pantalons pattes d'éléphant, des chemises avec des cols pelle à tarte, il se faisait une coupe afro et sortait avec ses amis. Notre père avait du succès, il était beau, grand, très souriant, et charismatique. Il a fait la connaissance de sa deuxième femme, Françoise, dans un bal. Elle venait de Normandie, elle était gouvernante. Ils se sont installés dans un petit appartement du XIII^e arrondissement. Nos frères et sœurs, Stéphane, Mama, Koudjé, Lassana et Mamadou, sont nés et ont été élevés dans les années 1970 par une mère blanche, catholique, baptisée, et un père noir, musulman, très attaché à ses origines et à sa culture. Ils s'aimaient. Ils fêtaient l'Aïd, les enfants accompagnaient parfois leur mère à la messe, partaient en vacances au Mont-Saint-Michel, tout le monde passait du temps avec les oncles et amis maliens, personne ne manquait de rien.

Nos frères et sœurs aînés ont vu notre père travailler dur pour les éduquer, pour aider les siens au Mali, pour

bâtir la France. En 1975, il a changé de branche. La famille a alors déménagé au gré des contrats dans le bâtiment. À Poissy d'abord, dans les Yvelines, où notre père a construit des immeubles et une école. À Bobigny, ensuite. Papa est devenu chef de chantier, son patron lui a proposé un appartement. Un logement avec quatre chambres, un grand salon, et des balcons donnant sur le marché, rue de Vienne. Le quartier était vivant, offrant à nos frères et sœurs des souvenirs pour la vie, des moments de joie et de liberté passés à jouer aux pieds des tours. Quand Françoise et Mara-Siré Traoré se sont séparés, à la fin des années 1970, ce dernier est retourné quelque temps au Mali. À ses racines aussi. Hatouma, que nous appelons aujourd'hui tous Mamma, est arrivée en France en 1983 au bras de notre père. Je suis née deux ans plus tard, en janvier 1985, juste avant l'arrivée d'Oumou, ta propre mère, Adama, rebaptisée Tata par nous tous. C'est après les naissances de Samba et Cheikné que la famille élargie est partie s'installer à Beaumont-sur-Oise dans le quartier de Boyenval, en 1989. Pour un grand chantier encore. Notre père était chargé de l'étanchéité de toute la résidence.

À partir de cette période, les Traoré sont devenus une sorte de « famille formidable », un peu comme celle de la série dont nous ne rations aucun épisode le lundi soir sur TF1.

Une famille recomposée, comme on dit ici.

Avec un papa, figure d'autorité généreuse et aimante, qui tenait à ses enfants comme à la prune de ses yeux, et des mamans qui n'ont jamais fait de distinction entre tous ces petits accrochés à leurs jambes, lesquels prenaient leurs câlins dans les bras de l'une comme de l'autre. Nos

sœurs Mama et Koudjé, nos frères Lassana et Mamadou, guettaient les vacances scolaires pour nous rejoindre dans cet appartement familial où nous parlions trois langues, le soninké, le bambara, et le français uniquement avec notre père. Je me souviens des tartines de beurre le matin, la Ricoré pour tout le monde, la livraison du journal *Le Parisien*, les devoirs tous ensemble, notre père de retour du travail s'arrêtant chaque soir à la gare de Nointel-Mours pour nous prévenir par téléphone qu'il arrivait avec le pack de lait et les coquilles Saint-Jacques, les réunions de l'école où j'étais fière de me présenter avec lui. Quand il était là, Lassana, 10 ans à peine, se levait à 5 heures du matin pour suivre notre père dans le béton et le ciment. Plus tard, il était heureux de l'accompagner au foyer malien et de lire les courriers à ceux qui ne pouvaient les déchiffrer. Il aimait passer du temps avec papa. Comme nous tous. Parce qu'il nous emmenait ramasser des châtaignes en forêt de Carnelle. Parce que les plus petits d'entre nous, le deuxième Bagui de la fratrie, Yssoufe, Adama, Hawa, Yacouba, Baï et Tierno adoraient lui grimper dessus le soir sur le canapé. Parce qu'avec lui, la vie était belle. Il nous a appris à nous aimer, à nous soutenir, tous, quoi qu'il arrive, à toujours nous pardonner.

Mara-Siré Traoré, qui avait travaillé tant d'années dans les fibres d'amiante, et bien trop fumé, est tombé malade d'un cancer des poumons au milieu des années 1990. Il était fatigué, il maigrissait, mais il continuait d'aller bosser. Il peinait, mais jouait encore avec ses premiers petits-enfants. Je me souviens, je pleurais de le voir s'affaiblir, lui qui avait été si costaud et toujours de bonne humeur. Les plus grands d'entre nous avaient quitté la maison, j'étais devenue l'aînée du quotidien, la

plus grande parmi les plus jeunes. J'avais 14 ans. Notre père m'a transmis la responsabilité de mes frères et de la maison. J'avais appris à me servir de la carte bleue, je gérais le courrier, je vérifiais les devoirs des uns et des autres. Papa faisait des allers-retours entre l'hôpital Avicenne à Bobigny et la maison. Il nous manquait déjà. Samba avait à peine 10 ans, il sortait de l'école et filait seul vers Bobigny, sans prévenir personne, tant il avait envie de le voir. Quand la maladie a envahi notre père, nos grands frères et sœurs sont tous venus. Lassana a lâché sa vie sans hésiter pour l'accompagner dans ce qui lui restait de jours et de nuits. Le 9 août 1999, Mara-Siré Traoré est mort. Nous avons tous perdu un pilier. Pour nos mères, la vie est devenue difficile. J'ai donc fait comme je pouvais, au mieux, pour vous, pour toi, Adama. Mais j'étais jeune, j'étais seulement votre sœur.

Et je n'ai jamais oublié ce que Mara-Siré Traoré avait dit à ses dix-sept enfants : s'il arrive malheur à l'un d'entre vous un jour, il faudra compter sur la fratrie.

Nous y sommes, Adama.

19 juillet 2016

La mer est calme et bleue à Rabac, en Croatie. Filet d'air doux, soleil plein, ciel entièrement dégagé, je me baigne dans la baie de cet ancien petit village de pêcheurs, avec sept jeunes de Sarcelles, heureux. C'est la première fois qu'ils partent en vacances, je voulais les emmener dans un endroit paradisiaque. Ils sont comme des poissons dans l'eau. Je suis loin du bitume parisien, de Beaumont, de Champagne, où pèse une chaleur autrement plus lourde et pénible. Je me réveille, j'ai une pensée pour toi, Adama, pour ta jumelle Hawa, vous avez 24 ans aujourd'hui. Je t'écris sur Facebook : « Joyeux anniversaire, mon petit frère. » Tu es en ligne, tu écris « Merci beaucoup grande sœur », tu me demandes quand je rentre. Lundi, je te dis, dans cinq jours, Adama. D'ici là, tu devrais avoir reçu le cadeau que je t'ai commandé avant mon départ. Je suis à l'étranger, je profite, je flâne dans des rues que je ne connais pas, j'achète des cartes postales pour tous les petits de la famille.

À plus de 1 300 kilomètres, ta mère a fermé doucement la porte de l'appartement de Champagne, filant

prendre son train, parce qu'elle embauche à 8 heures à Paris. Elle t'appelle à sa pause, vers 11 heures, pour te souhaiter ton anniversaire. Pour te prévenir que la mairie l'a avertie, ta nouvelle carte d'identité est prête. Et tu dois aussi penser à aller régler l'huissier de justice, chargé d'encaisser les dommages dus par l'homme qui a menacé de nous tuer, toi et moi, sur le parking de l'hôpital quelques mois plus tôt. Alors quand notre petit frère Yacouba te propose de faire un tour au lac, parce qu'il fait déjà très chaud, tu dis que tu verras, s'il te reste du temps.

Vers 15 heures, Samba t'aperçoit dans le centre-ville de Beaumont-sur-Oise. Tu as ton bermuda à carreaux, ta chemisette. Installé avec deux amis, tu sirotes tranquillement un diabolo en terrasse du Balto. Samba ne s'attarde pas, il doit se reposer, il travaille de nuit sur les caténaïres des trains à la gare d'Austerlitz. Notre frère pense qu'il te verra à Boyenval, avant de repartir pour le boulot. Baï, la petite dernière, n'est pas loin dans la ville. À 21 ans, elle est animatrice pour les jeunes tout ce mois de juillet. Elle les reconduit vers 17 h 15 dans le centre-ville, et croise un véhicule de gendarmerie qui transporte un VTT. Elle se dit, c'est bizarre, un gendarme a dû se blesser. Baï ignore alors que ce vélo est le tien. Que les gendarmes du peloton de surveillance et d'intervention de L'Isle-Adam sont en réalité en train de te courir après. Qu'ils viennent d'interpeller notre autre frère, Bagui, qui discutait avec toi. Baï ignore que tu as fui. Parce que tu n'es pas allé chercher ta carte d'identité à la mairie. Parce que tu as prévu de fêter ton anniversaire ce soir. Parce que tu n'as pas envie de

te retrouver en garde à vue comme c'est toujours le cas quand un jeune n'a pas ses papiers. Tu ne veux pas.

Pas pour si peu, pas aujourd'hui.

Quand elle rentre à la maison, à Boyenval, Baï découvre six gendarmes dans l'appartement, encadrant Bagui et sa compagne Sarah. Elle se hâte d'envoyer leur petit garçon et mes enfants dans une autre pièce. Mère et notre frère, Cheikné, sont assis sur le canapé pendant que les gendarmes visitent grossièrement le domicile. L'un d'eux reçoit un coup de fil, visiblement d'un collègue. En raccrochant, il se tourne vers ceux qui l'accompagnent pour leur dire qu'ils sont « dans la merde ». Il est près de 18 h 30, les militaires emmènent Sarah et Bagui. Mamma attrape son téléphone, prévient Samba : « Ils sont en garde à vue. Comme quoi ils auraient volé quelqu'un, ou quelque chose comme ça. » Samba, qui se prépare pour le travail, la rassure : « C'est rien, Mamma, ils vont ressortir vite, tu sais bien qu'ils sont sur Bagui dès qu'il passe plus de trois mois dehors. » Mais une heure plus tard, une connaissance de Samba lui court après pour l'avertir que tu es à la gendarmerie, que tu as fait une crise cardiaque. Samba lui répond qu'il se trompe, il ne s'agit pas de toi mais de Bagui qui vient d'être interpellé et, c'est bon, il va bien. La personne insiste, Samba s'énerve, la bouscule, c'est le genre de mauvaise blague qu'il ne trouve pas drôle du tout, surtout le jour de ton anniversaire. Il passe son chemin. Un autre ami, dont la femme est employée à la mairie, vient aussi le prévenir que tu as « un problème ». Cette fois, Samba va chercher Mamma, ils foncent à l'hôpital de Beaumont-sur-Oise.